

**L'homme en manque d'existence
(Stanislaw Ignacy Witkiewicz)
Deuxième version**

Marie La Palme Reyes

Un prologue, 3 scènes, un épilogue

Résumé : Quelques aspects de la vie et des conceptions théâtrales de Stanisław Ignacy Witkiewicz (1885-1939), peintre, philosophe, écrivain, photographe et dramaturge polonais.

Personnages

Maitre de cérémonie, Croquemort A (A), Croquemort B (B)

La femme, une trentaine d'années joue aussi les rôles de **la mère** (Maria Pietrzekiewicz), de **Jadwiga Janczewska** (la fiancée), de **Jadwiga Unrug** (l'épouse) et de **Czesława Korzeniowska** (la dernière maîtresse-fiancée de Witkacy).

Witkacy (Stanisław Ignacy Witkiewicz 1885-1939), peintre, philosophe, écrivain, photographe, dramaturge polonais joué par un homme d'une soixantaine d'années. (Parfois Stasiek ou Stas par sa famille et ses amis.)

Stanisław Witkiewicz (1851-1915), le père de Witkacy, grand patriote polonais, écrivain, peintre, théoricien de l'art polonais. Créateur du style Zakopane.

Bronio (Bronislaw Malinowski (1884-1942), fondateur de l'anthropologie sociale (le Fonctionnalisme), ethnologue, ami d'enfance de Witkacy.

Karol Szymanowski (1882-1937), célèbre musicien compositeur polonais, ami d'adolescence de Witkacy.

A cosmic amusement park, designed by Dali and Magritte, where Strindberg sells peanuts and popcorn, while Spengler performs a cooch dance, Heidegger and Sartre turn somersaults, and Dostoevsky and Nietzsche sling custard pies at each other.

Bernard Dukore (décrivant le monde théâtral de Witkacy)

***Mise en scène :** Un cercueil plus grand que nature trône au centre de la scène. Sur le côté, au fond, une petite table où sont déposés trois verres, une bouteille de vodka, une nappe, un fusil, un porte-document contenant une radiographie dentaire. On y trouvera pour la deuxième scène, un appareil photo, un bac dans lequel Witkacy fera tremper des négatifs.*

*Deuxième version
Montréal, avril 2016*

Prologue (dit mortifiant)

Le maître de cérémonie, accompagné de A et B, prononce son discours. Witkacy marche de long en large sur la scène.

Maitre de cérémonie (*au public, sur le devant de la scène*) : Chers délégués des arts, des sciences et des métiers, chers ambassadeurs, chers ministres, Mesdames et Messieurs, notre amie de toujours, la sainte Russie, nous a donné l'autorisation de rapatrier le corps de notre génial fils bien-aimé, Stanisław Ignacy Witkiewicz. Après un retard de quarante-neuf ans, nous nous réunissons afin de lui rendre un dernier hommage. En cette année 1988, ses restes mortels seront enfin déposés dans le caveau familial.

À ce moment, le cercueil s'ouvre, une femme à l'allure cadavérique, les cheveux en broussailles, émerge d'un coup, regarde autour d'elle, crie faisant peur à tous.

La femme (*voix épouvantée*) : Ah ah ah !

Les croquemorts et le maître de cérémonie (*surpris*) : Ah ah ah !

Witkacy : Ah ah ah ! Qu'est-ce que cette... cette chose cadavérique ?

Croquemort A et B : Mais ! Mais, c'est vous !

Witkacy : Moi ?

La femme (*égarée, craintive*) : Pauvre de moi, déterrée de mon Ukraine natale, amenée par monts et par vaux sur cette scène étrange, mon dernier sommeil complètement perturbé.

Witkacy : Moi ? Cette morte vivante ?

La femme : Où sommes-nous ?

Croquemort A (*automatiquement, sans émotion*) : À Zacopane.

La femme : Quelle date fait-il dehors ?

Croquemort B (*idem*) : Dehors ? Hum ! Il doit bien faire 1988.

La femme : Br ! Br ! Br ! Zacopane ? 1988 ? J'ai froid. Je n'ai que les os sur le dos !

Maitre de cérémonie (*au public*) : Mesdames et Messieurs, veuillez nous excuser. Cette surprenante interruption prendra fin dans les plus brefs délais.

La femme (*se tordant les mains*) : Quelle histoire !

Witkacy : De polichinelle.

La femme : De polichinelle ?

Witkacy (*méprisant*) : L'existence n'est qu'une historiette de polichinelle.

La femme : Je ne comprends pas.

Witkacy : Alors, aucun doute possible, vous n'êtes pas moi !

La femme (*fâchée*) : Et vous ? Moi ? Non, impossible.

Maitre de cérémonie : (*À Witkacy et à la femme.*) Ça suffit. Taisez-vous. (*À A et B*) Certaines choses ne devraient être dites qu'à l'oreille du tombeau.

Croquemort B : Très juste.

Croquemort A : On ne va pas laisser des cris d'outre-tombe gâter cette belle cérémonie protocolaire. Mon expérience de croquemort m'avait habitué à des cercueils beaucoup plus discrets.

Croquemort B : Ah, les Russes !

Croquemort A : Inouï, inadmissible !

Maitre de cérémonie : Évitions un conflit diplomatique. Trouvons une solution au plus vite.

Croquemort A : J'ai ici les documents du protocole d'entente pour le rapatriement du corps. Il y a même une radiographie authentifiée (*il la montre*) de la dentition de Witkacy. Comparons-la aux spécimens ici présents.

Croquemort B : Une radiographie ne peut mentir.

Maitre de cérémonie : C'est l'évidence même.

Witkacy (*s'empare de la radiographie*) : Fantastique !
Fantastique ! Je connais vos tours de passe-passe.

Croquemort A (*essayant de reprendre la radiographie*) :
Remettez-nous ce document immédiatement.

Croquemort B : Monsieur, ce document doit rester dans les plus hautes sphères des secrets politiques et diplomatiques.

Croquemort A (*inquiète, tournant autour de Witkacy*) : Il en va de notre honneur, donc, de l'honneur de notre chère et sainte Patrie.

Witkacy : Regardez bien cette radiographie. Vous voyez là... (*il*

pointe de son index les dents) toutes ces dents. Eh bien, lorsqu'on m'a porté en terre, je n'en avais que quelques-unes. (*Il montre ses propres dents*) Vous voyez... là et là... ce qui en reste et restera, des chicots nicotinisés. Ça ne repousse pas comme les champignons, les dents, surtout après la mort. Nous devons donc conclure que moi, Stanisław Ignacy Witkiewicz, ici présent, n'est pas cette déterrée ukrainienne squelettique.

Croquemort A : Ça me semble logique.

Maitre de cérémonie : Ce document a été authentifié dans les règles de l'art. Tirons-en donc les conclusions qui s'imposent. Vous, Stanisław Ignacy Witkiewicz, n'êtes pas égal à vous-même.

Croquemort B : Conclusion logique à la polonaise, on s'entend, mais non à la russe.

Croquemort A : Il faut s'en remettre à la pragmatique.

Croquemort B : Tout à fait logique.

Maitre de cérémonie : Madame, ouvrez votre bouche. Nous devons constater les degrés d'existence et de blancheur de vos dents.

Croquemort A : Si elles existent.

Maitre de cérémonie : Condition sine qua non.

La dame couvre sa bouche de ses mains, pendant ce temps, A reprend la radiographie.

Croquemort B : Ne craignez rien, Madame, vous êtes déjà morte.

La femme : J'étais morte quand on m'a déterrée et regardez ce qui

m'arrive.

Croquemort A : Pas de coquetterie ! Ouvrez votre bouche tout de suite.

Elle fait non de la tête.

Croquemort B : Où sont les écarteurs, les forceps, la dynamite ?

La dame ouvre finalement la bouche.

Croquemort A (*s'avançant pour en voir l'intérieur et comparant avec la radiographie*) : Oh! Mais, oui ! Ce sont indéniablement les mêmes dents.

Surprise de B. Il vérifie aussi.

Croquemort B : Hum ! Elles sont blanches. Et observez : pas le plus petit soupçon de tartre.

Ils regardent tous.

Maitre de cérémonie : Donc, cette déterrée ukrainienne, malgré des apparences trompeuses, serait bien notre fils bien-aimé.

La femme et Witkacy crient.

La femme et Witkacy : Non ! Non ! Non ! Aucun de nous deux n'est l'autre.

Maitre de cérémonie : Que la logique est compliquée !

Croquemort A : La russe ou la polonaise ?

Maitre de cérémonie : Vous oubliez la féminine.

Croquemort B : Ah, celle-là !

Maitre de cérémonie : Un instant ! Nous n'allons pas nous priver d'une cérémonie à cause de dents superflues, blanches ou nicotinisées.

Croquemort A : Ou de quelques logiques exotiques.

Maitre de cérémonie : Non, certes pas. Refermons le cercueil et buvons un petit verre de vodka.

B force la femme à entrer dans le cercueil. Elle résiste, mais brusquement, il rabat le couvercle. A prend une nappe, trois verres, une bouteille sur la table placée sur le côté de la scène et les installe sur le cercueil. Il verse la vodka. Ils boivent.

Maitre de cérémonie : Ah, que ça fait du bien ! Rien comme notre vodka nationale pour nous remettre d'aplomb et revenir à nos moutons.

Il s'avance sur le devant de la scène, pendant que les croquemorts escamotent rapidement les objets qu'ils replacent sur la table.

Maitre de cérémonie : Chers délégués des arts, des sciences et des métiers, chers ambassadeurs, chers ministres, Mesdames et Messieurs, merci de votre patience. Nous voici réunis, sur cette terre par Dieu lui-même, pour accueillir les restes mortels de notre enfant chéri, Stanisław Ignacy Witkiewicz. Witkacy, comme il aimait se faire appeler, est le fils unique de son unique père, Stanisław Witkiewicz, héros national, peintre, architecte et critique d'art qui avait trois passions : l'art, son fils et le patriotisme. (*Les croquemorts applaudissent.*) Cet architecte de talent érigea la Villa Koliba qui donna ensuite naissance aux chalets de style Zakopane, solides, confortables, intégrant les éléments de notre merveilleux

folklore polonais. D'ailleurs, chers membres de cette noble assemblée, en ces temps d'incertitude économique, acheter un chalet à Zacopane est un investissement avisé. Les taux hypothécaires sont très bas. Il serait de bon aloi d'en profiter.

Witkacy (*hors de lui*) : Taux hypothécaires ! Taux hypothécaire, mon cul ! Profiter de cette tribune pour faire de la publicité, d'accord, mais, faites-la avec esprit, imagination, grotesquement ou artistiquement, peu importe. C'est une honte. Partez, allez ! Tous à la porte ! Le progrès social, industriel et financier auquel s'attache l'humanité aboutira au bonheur universel...

Croquemorts A et B (*interrompant Witkacy dans son envolée*) : Un toast pour le bonheur universel.

Witkacy (*de plus en plus fort*) : Le progrès social, industriel et financier auquel s'attache l'humanité aboutira au bonheur universel, insipide, inodore. Le progrès social, industriel et financier auquel s'attache l'humanité aboutira au bonheur universel, insipide, inodore, incolore...

Croquemort B (*l'interrompant*) : Que lui arrive-t-il ? Est-il enrayé ?

Croquemort A : Il fait des variations à la Philip Glass. C'est très intéressant. Je vais lui demander de répéter.

Croquemort B : De grâce, non !

Witkacy (*criant*) : Aboutira au bonheur universel insipide, inodore, incolore, incessant, inchangeable, incapacitant, incassable, incognito, à l'extinction du Mal et à la mort de l'Art. Les grandes idées altruistes sont l'expression de la décadence de l'individu, de la revanche de l'homme robotisé et lobotomisé.

Pendant les répliques suivantes, Witkacy sort de scène et revient en courant à quatre pattes portant un masque de polichinelle.

Croquemort A : Il délire.

Croquemort B : Il n'est pas lui-même.

Croquemort A : L'a-t-il déjà été ?

Croquemort B : La mort l'a rendu fou.

Witkacy : Nietzsche disait : « L'homme affranchi foule aux pieds l'espèce de bien-être dont rêvent les boutiquiers, les chrétiens, les ruminants, les femmes, les Anglais et autres démocrates. »

Il se relève d'un bond, retire son masque, le lance à terre, pousse le maître de cérémonie, A et B vers la sortie. Ils refusent et vont vers la petite table se servir un autre verre. Witkacy prend le fusil, tire en l'air, puis vers eux. Ils s'enfuient en criant les répliques suivantes, poursuivis par les détonations et les vociférations de Witkacy.

Croquemort A : Un fou à lier !

Croquemort B : Un drogué à sevrer !

Maître de cérémonie : Quel dommage, une cérémonie complètement gâchée !

Witkacy (*va dans tous les sens et tire*) : Si je ne deviens pas célèbre pour mes hémorroïdes, alors je le serai pour mon héroïsme. Comprenez-vous, bande d'abrutis ? Je vomis l'insipidité, je chie sur le quotidien fade de vos sociétés étriquées en manque d'existence. Vos discours ? Je vous les encule dans vos petits derrières constipés de poules caquetantes.

Rideau

Scène 1 (dite amicale et familiale)

Bronio et Stanisław Witkiewicz (le père) devront prendre place dans le cercueil. Deux fauteuils sur la scène. Witkacy ramasse le masque de polichinelle, s'assoit sur l'un d'eux et mange une pomme.

Witkacy : En manque d'existence ? Oui, voilà, évidemment... Je suis mort. Quelle banalité plus, plus... plus banale ! Nietzsche disait « Le seul animal de la création qui se questionne sur son existence est l'homme ». Voilà le mystère à sonder, à pénétrer, à mordre, à sodomiser, à torturer. Avec quoi ? La philosophie ? Suis-je aussi en manque d'imagination ? Non ! Avec le bromure, le peyotl, la morphine, la cocaïne, la nicotine, l'alcool... Hum ! L'arrière-goût en vaut-il vraiment la chandelle brûlant le jour en une folle nuit ? (*Il se met debout, s'anime.*) Art, c'est toi que j'invoque, mon ami, ma sœur, mon frère, ma mère, ma maîtresse, ma ville, mon pays, mon continent, ma galaxie, viens à mon secours ! Tu es le seul à pouvoir m'aider. (*Il éclate de rire, puis reprend son sérieux. Il se lève enthousiaste et devient de plus en plus véhément jusqu'à la fin.*) C'est toi qui sauveras mon individualité, mon originalité, mon imagination de ce monde de robots aseptisés. Ahahahaha ! Et si je réussis à sortir vivant du théâtre de ma vie, je m'éveillerai alors au charme fantastique et délétère des choses. (*On entend des coups venant du cercueil.*) Ah ciel ! J'éprouve le frisson de la révélation.

Le couvercle bouge, se lève à demi, puis retombe aussitôt. Witkacy, furieux d'être interrompu, monte sur le cercueil et continue sa harangue en crescendo.

Witkacy (*inspiré*) : La scène idoine de mes pièces de théâtre est un asile où le cerveau d'un fou s'éclate. (*Les coups se répètent.*) Là, je retrouve la Forme pure. Et pour la faire surgir, j'imagine des renversements de situations, des apparitions insolites, des déclarations farfelues dans une langue dépeignée, mal lavée, débridée, puante, malade, hallucinée. Je crée des inassouvis qui s'essoufflent en une vaine poursuite de la grandeur et qui, soudain, sont frappés par une parole qui les oblige à vomir leur abîme. Le théâtre est une crécelle monstrueuse de réveils-existence dysfonctionnels et non un vulgaire bâtard qui se plie aux exigences d'une psychologie satisfaisant un public qui veut être mis devant une suite de miroirs le multipliant à l'infini.

Les coups deviennent assourdissants. Le couvercle se lève, fait tomber Witkacy à terre devant le cercueil. Bronio (Bronislaw Malinowski) se dresse, habillé en professeur de l'époque avec cravate, veste et veston, lunettes à cercle métalliques. Il ne voit pas Witkacy. Witkacy se détend soudain comme un ressort, portant le masque de polichinelle. Bronio pousse un cri de frayeur, puis sort du cercueil.

Bronio : Ah ah ah !

Witkacy (*surpris*) : Bronio, que fais-tu ici ?

Bronio : Et toi ? Pourquoi ce masque ? Tu es complètement fou !

Witkacy (*enlève son masque*) : Ma foi, non, seulement frappé par l'étrangeté de l'existence.

Bronio : Je ne t'ai jamais connu autrement ! (*Donnant des coups sur la tête de Witkacy.*) Toc ! Toc ! Toc ! Qui est là ?

Witkacy (*chantant*) : C'est le grand Lustucru qui passe, qui repasse et puis s'en va, emportant dans sa besace tous les p'tits gâs qui ne dorment pas, lon lon la, lon lon la, lire la lon la lon la la.



Bronio : Tu ne changeras jamais. Facétieux jusque dans la mort ! Permits-moi de m'étirer. Ton caveau est trop petit. On y est tassé comme des sardines.

Il fait quelques exercices physiques et se promène sur la scène avec vigueur en esquissant des pas de course.

Witkacy : J'ai rêvé hier que ta bouche était mienne et t'embrassait et qu'ensuite la mienne devenait tienne et m'embrassait. Nous partageons, tous les deux, la même langue incestueuse.

Bronio : Étonnant !

Witkacy : Mais, c'est ta vie que je...

Bronio (*l'interrompant*) : Où je serais ton meilleur ami ?

Witkacy (*hilaré*) : Non, mon frère de lait, mon frère de lait bouilli, de lait caillé, de petit-lait, mon Lord Douglas !

Bronio : Arrête de faire l'idiot !

Witkacy (*exalté, allant vers Bronio et mettant son bras autour de ses épaules*) : Ce voyage, tu te souviens ? Des plantes, des fleurs, des arbustes contaminés par une pandémie de folie de grandeurs, de couleurs, d'odeurs, de sons, une sollicitation continue dans laquelle se diluait le torrent de mon désespoir !

Bronio : Comment oublier ?

Witkacy : Tandis que le corps de mon éphémère fiancée était, lui, bouffé par des lombrics nécrophages.

Bronio : Jadwiga, Jadwiga. Aurais-tu peur de l'évoquer ?

Witkacy : Chut ! Écoute.

On entend des coups venant du cercueil. Le couvercle se soulève. Le père de Witkacy en sort portant un petit cercueil. Il est vêtu d'une chemise blanche, d'une cravate, d'un veston sombre et d'un chapeau haut de forme.

Stanisław Witkiewicz : Stasiek, as-tu pris tes gouttes ? As-tu fait les gargarismes du docteur Majewicz ?

Witkacy : Papa ! Ça fait plus de soixante-dix ans que nous ne nous sommes pas parlés et ta première question, c'est de me demander si je fais mes gargarismes. Des reproches ?

Stanisław Witkiewicz : Non, Stasiek, cependant je n'ai pas pris la tombe comme prétexte, pour devenir muet. Tu pourrais au moins m'offrir un siège.

Witkacy : Je t'en prie. Fais comme chez toi. Veux-tu une pomme ?

Le père et Witkacy s'assoient dans le fauteuil. Bronio continue à se promener dans toutes les directions et à faire de la gymnastique.

Stanisław Witkiewicz : Non. Merci.

Witkacy : Comment vont tes dents ?

Stanisław Witkiewicz : Hum ! Bien, bien, merci. Mais...

Witkacy : Je les ai héritées de toi ou de maman ?

Stanisław Witkiewicz : Pourquoi cet intérêt soudain ? Pourquoi les dents ? Seulement elles ?

Witkacy : Ah ! Laisse tomber. C'est compliqué.

Stanisław Witkiewicz : Plus que le mystère de l'existence ? Au fait, l'as-tu percé ?

Witkacy : Pas encore. Je fourbis mes armes. Sont-elles blanches ?

Stanisław Witkiewicz : Qui ? Quoi ? Les armes ?

Witkacy : Non ! Tes dents !

Stanisław Witkiewicz : Mais, dis-moi...

Witkacy : Pourquoi portes-tu ce cercueil ?

Stanisław Witkiewicz : Je déménage. Je quitte la tombe conjugale.

Witkacy : Maintenant ?

Stanisław Witkiewicz : Trop de bruits, de piailleries, de jacassements. Une vraie basse-cour. Ta mère, ta fiancée, ton épouse, ton autre fiancée et puis récemment un genre de femme

démence qui se dit victime d'usurpation d'identité et qui crie haut et fort qu'elle n'est pas toi à cause de ses dents.

Witkacy : Bien voilà, tu comprends maintenant, non ?

Stanisław Witkiewicz : Et, Bronio. Comment se fait-il qu'il soit dans le cercueil familial ?

Witkacy : Mère et toi n'avez pas daigné me faire un petit frère alors je m'en suis fait un tout seul. (*Indiquant Bronio.*) Il est réussi, n'est-ce pas ?

Bronio : Bonjour, Monsieur ? Comment allez-vous ?

Stanisław Witkiewicz (*ignorant Bronio*) : Comment peux-tu encore fréquenter cet être pervers et néfaste ?

Witkacy : Après la mort de Jadwiga, j'étais désespéré. Bronio, lui, a été là, pour moi. Tous les deux, nous sommes partis à la découverte des tribus primitives, tu te souviens ? Entre ses bras, ses idées et le foisonnement de la jungle, j'ai repris goût à la vie.

Bronio : Nous n'étions jamais d'accord.

Witkacy : Tu croyais que l'origine du sentiment religieux ne venait que de la peur, de la faim et du sexe. Un réductionnisme simpliste !

Bronio : Tandis que toi, tu pensais que cette origine prenait naissance dans une métaphysique de l'anxiété. Un réalisme verbeux !

Witkacy : De vrais amis irréductibles !

Witkacy rejoint Bronio. Ils se donnent l'accolade et des tapes dans le dos tout en riant.

Stanisław Witkiewicz : Et ta compagnie dont tu es le seul ouvrier, actionnaire, acheteur ?

Witkacy : Elle se porte comme un charme ! En plus, je suis maintenant portraitiste sur pellicule. J'essaie de mettre mes modèles dans un état d'appréhension érotique du mystère de l'existence, je les plonge dans un bain psychologiquement délétère.

Bronio : Avant de les baigner dans l'acide.

Witkacy : C'est la seule façon de les faire réagir, de les rendre plus réels.

Stanisław Witkiewicz : Comme Jadwiga ? En la poussant au suicide ? ... Je me demande souvent si j'ai bien fait.

Witkacy : Bien fait quoi ?

Stanisław Witkiewicz : De t'avoir préservé du moule communautaire en te gardant à la maison au milieu de tuteurs raffinés ayant la consigne de te laisser lire tout ce que tu voulais ?

Witkacy : Ça ne sert à rien de ressasser le passé, de le tamiser sans cesse au filtre de tes mémoires sélectives en rénovation perpétuelle. Compris, mon cher père ? Tourne-toi vers l'avenir. Amuse-toi ! Jouis ! Ton organe à semences fonctionne-t-il encore ? As-tu... hum... trouvé des occasions avec toutes ces femmes dans le cercueil ?

Witkacy rit de plus en plus fort.

Stanisław Witkiewicz : Ton excentricité me surprendra toujours.

Witkacy (*à Bronio*) : J'ai retravaillé une photo que j'avais prise de toi.

Bronio : Celle où je suis nu ? M'as-tu aussi plongé dans l'acide ?

Witkacy : Elle est très belle. Est-ce toi ou moi ? Je ne sais plus ! Nous étions devenus des jumeaux identiques avec ou sans acide.

Stanisław Witkiewicz : Je t'ai dit et redit de cesser de le fréquenter. Il a une très mauvaise influence sur toi.

Witkacy : Pauvre papa ! Tu ne peux dénicher la clef ni de mes excès, ni de mes amitiés, ni de mes succès, ni de mes échecs.

Stanisław Witkiewicz : Je ne sais plus te parler.

Witkacy : Ne t'inquiète pas pour moi, et n'oublie surtout pas qu'il n'y a de grandeur que dans la perversion¹.

Stanisław Witkiewicz : Stasiek, tu me désespères. Je te laisse à tes excès, mais, je t'en prie, fais tes gargarismes. Mets toujours ton écharpe quand tu sors.

Le père se dirige vers les coulisses en reprenant le petit cercueil.

Witkacy : N'est-il pas trop court ce cercueil ?

Stanisław Witkiewicz : Les morts rétrécissent avec les années, comme les vivants d'ailleurs ! Un peu à l'étroit aux entournures au début, ensuite c'est parfait.

¹ Citation. L'inassouvissement, roman, 1930, éditions l'Âge de l'homme, 1997. Wikipedia

Witkacy : Ne t'avise surtout pas de faire de la tombe buissonnière !

Stanisław Witkiewicz : Attention Stasiiek ! Je sais... Bronio et toi. Sa présence est néfaste.

Stanisław Witkiewicz disparaît en coulisse.

Bronio : Ton père a toujours eu peur de mon influence.

Witkacy : Mon père les craignait toutes. Les bonnes comme les mauvaises. Il voulait protéger sa précieuse semence contre les parasites de tout acabit.

Bronio : Moi, un parasite ?

Witkacy : Nous sommes si semblables et si différents ! Là, où tu voyais des civilisations primitives sur le chemin du progrès, moi, je les imaginais sur celui de la décadence. À nous deux, nous résumions la pensée anthropologique.

Bronio : Ces civilisations n'ont jamais rompu les liens qui les unissent à leurs morts et à leurs descendants. Ils les invoquent et partagent avec eux tous les aspects de leur quotidien.

Witkacy : Tes derniers articles m'ont donné l'idée de lancer mes personnages dans un continuum temporel où disparaîtraient les frontières entre la vie et le néant. Un monde fluide où le présent se gonfle de toutes...

Bronio : Personne ne comprendra ta démarche. Regarde autour de toi, les gens ne veulent que s'identifier à un caractère qui leur répète à l'infini leur futile petite histoire.

Witkacy : La banalité m'étouffe. Mon côté missionnaire m'emballe.

Bronio : Très bien, je te laisse à ton prosélytisme et je retourne à mes recherches.

Witkacy (*se passe la main dans les cheveux, fait un geste comme s'il voulait le chasser de ses pensées et ferme les yeux*) : Va, je dois me reposer.

Silence. Bronio part vers les coulisses.

Rideau

Scène 2 (dite féminine)

La mère, Jadwiga (la fiancée) et Karol Szymanowski doivent prendre place dans le cercueil. Witkacy est assis.

Witkacy : « J'ai dans la tête une machine infernale qui marche et pense en rond. Et j'ignore pour quelle heure, quel jour, elle est réglée. Je ne sais pas quand elle va éclater. Et j'attends, sans fin, j'attends. Parfois, je crois que cette torture ne peut plus durer. Mais non. Une journée passe. Une nuit, encore une journée, puis le bromure, la morphine, un sommeil plein de cauchemars et l'effroyable réveil avec la sensation que tout recommence. Et c'est ainsi toujours, toujours »²... (*Se levant.*) Je n'en peux plus. Il me faut ma maman... Sinon je me tue, là tout de suite... Maman ! Viens près de moi. Chante-moi une berceuse.

² Réplique donnée par Walpurg dans la pièce de théâtre « Le fou et la nonne » p. 228 Théâtre complet 1, Éditions l'Âge d'Homme S.A., Lausanne 1969

La mère soulève le couvercle du cercueil à moitié et chantonne une berceuse polonaise.

Witkacy (*doucement*) : Non, pas celle-là ! La chanson du Grand Lustucru

La mère : Mais, tu pleures quand je te la chante.

La mère sort et s'assoit sur le fauteuil. Elle prend Stasiek dans ses bras.

Witkacy : J'ai besoin de laisser couler mes larmes. Tu es la seule qui peut les recueillir.

La mère (*traçant un cercle autour de Stasiek et des croix sur son front*) : Tu vois ce grand cercle, mon chéri, il éloignera de toi tous les dragons ailés et ces croix feront fuir tes mauvais rêves.

Witkacy : Oh ! Maman, c'est ton sourire qui a toujours séché mes larmes. Je veux entendre la comptine...

La mère (*soulignant ses paroles de gestes tendres*) : Menton fourchu, bouche d'argent, nez cancan, joue bouillie, joue rôtie, petit œil, gros œil, sourcillons, sourcillette, cogne, cogne la caboche (*il rit*). Voilà. Il n'y a plus de vilains nuages. Nous sommes si bien tous les deux. Les dragons se sont envolés. Tout est calme. Repose-toi.

Witkacy : Je redeviens ton petit garçon.

La mère : Tu n'as jamais cessé de l'être. Tu sais, Stasiek, la mort n'est qu'une gomme à effacer que l'on passe sur le mal de vivre. Il ne faut pas être triste. Tout ira bien.

Witkacy : Je veux me faire tout petit et revenir en toi. (*La mère se transforme en Jadwiga Janczewska, elle enlève la longue robe qui la couvrait, elle apparaît vêtue d'un jupon de satin blanc au décolleté échancré. Elle se dirige vers le cercueil, y entre.*) Ce n'est qu'en toi que je suis heureux. Je veux redevenir ton embryon.

La mère (Jadwiga) : Rentre à la maison, mon chéri. Viens chez toi en moi.

Witkacy essaie d'y pénétrer en suivant sa mère (Jadwiga), mais est repoussé brutalement par Karol Szymanowski qui se redresse comme un dieu vengeur.

Karol Szymanowski (fâché) : Que fais-tu ?

Witkacy : L'amour avec ma mère

Karol Szymanowski : Es-tu fou ?

Witkacy : Pas plus que d'habitude. Laisse-moi entrer.

Karol Szymanowski : Mon Dieu, Stasiék, tu n'as aucune retenue. Pour toi, et toi seul, il faudrait inventer le complexe de Witkacy !

Witkacy : Celui d'embryon me suffit !

Karol Szymanowski : Mais arrête ! Va-t'en !

Witkacy : C'est mon cercueil. Pas le tien. J'ai des montées d'instinct maternel.

Karol Szymanowski : Et avec ton beau Bronio ? Enh ! Quel genre avais-tu ? Paternel ? je présume ?

Witkacy : J'ai toujours su que tu étais jaloux de notre amitié.

Karol Szymanowski : Tu es vraiment malade !

Witkacy : C'est ma mère après tout.

Jadwiga Janczewska : Mais non, Stasiék, je suis Jadwiga.

Jadwiga et Karol sortent du cercueil.

Witkacy : Jadwiga, ma petite fiancée ? Tes yeux gris inquiets, pleins de ce malaise qui me rend fou. Oui, c'est bien toi. Karol, vite, prends-la (*Karol s'exécute*) tandis que je prépare les plaques. Karol, je t'en prie, pas comme ça, tu la caresses comme un automate ; descends la bretelle de son jupon, oui, ce n'est pas sorcier. Ta jambe, contre sa cuisse. Ta main... Non, pas ainsi... (*il esquisse le geste.*) Il faut tout te dire. C'est ça, très bien. Tu vois, la couleur de ses yeux change. Ils deviennent gris acier, presque bleus.

Jadwiga : Ne recommencez pas, je ne veux pas. Arrêtez !

Witkacy : Karol, regarde, ils se remplissent de désirs malgré elle. C'est ce qu'il faut saisir, continue Karol.

Witkacy prend une première photo et la porte dans le bac. Il observe ce que l'acide révèle.

Karol Szymanowski : Ces expériences me rendent malade.

Jadwiga pleure, Karol essaie de la consoler, tout en la caressant de plus en plus intimement.

Witkacy (*admirant le cliché*) : Son sourire énigmatique, son jupon sensuel, ses cheveux relevés découvrant son cou de cygne blanc et ses yeux. Ah, les yeux de Jadwiga !

Karol Szymanowski : Stasiék, arrête ! Je sens son désarroi renaître sous mes doigts.

Witkacy : Cette fois, je réussirai. Karol, tu dois anticiper son souffle, le mouvement de son inquiétude au bord du seuil de sa conscience.

Jadwiga Janczewska : Est-ce cela, l'art ? Un moment figé arraché à ma chair ?

Witkacy : Oui, oui, Karol, continue, je suis sur le point de saisir dans ses yeux cet instant où l'unité de son être hésite sur la margelle du néant.

Il prend un autre cliché et le porte dans le bain d'acide.

Jadwiga Janczewska : (*Elle repousse Karol. À Witkacy, désespérée.*) Comment peux-tu accepter que quelqu'un d'autre que toi me caresse, moi, ta fiancée ? (*Criant.*) Ne suis-je qu'un morceau de chair expérimental ?

Witkacy (*comparant les négatifs*) : Elle s'évanouit, se diffuse.

Jadwiga Janczewska : Personne ne sera là pour m'empêcher de prendre le fusil.

Karol Szymanowski (*regardant lui aussi les photos*) : Tu as encore réussi à créer cette atmosphère délétère. Je vois dans ses yeux cet instant de pudique désarroi provoqué par mes avances érotiques.

Witkacy : Non, Karol, par l'étrangeté de l'existence. Et maintenant, l'acide seul continuera le travail. Elle devient une ombre, la trace d'un sourire, le chat du Cheshire.

Karol Szymanowski : C'est pathétique ! Tu prétends mettre un cachet d'éternité sur une brèche émotionnelle d'où sortirait l'unité de son être. Par cette brèche s'envole sa vie, Stasiek.

Jadwiga va vers le fond de la scène, apporte le fusil, se couche à terre.

Jadwiga Janczewska (*elle revit son suicide*) : Je prends ton fusil. Je suis au pied de la colline où nous avons cueilli les mûres à la fin de l'été. Notre unique moment d'insouciance et de joie, notre espace de bonheur.

Witkacy : Comment pouvais-je imaginer que son désarroi l'amènerait à poser de tels gestes, qu'elle m'aimait autant, qu'elle me remettait sa vie sur un négatif d'argent ?

Jadwiga Janczewska (*elle revit son suicide*) : Au pied de la colline de nos souvenirs, le froid, la neige me recouvrent.

Karol Szymanowski : Ces photographies, tu les as exposées dans la galerie Zacheta, n'est-ce pas ?

Witkacy : Une étude sur le transitoire, le fugitif, l'évanescence. Une preuve que même une figure captée dans l'instant peut devenir un moment de vie malléable.

Karol Szymanowski : Stasiek, écoute, seulement une semaine après son suicide !

On entend un coup de fusil. L'ombre se fait lentement autour de Jadwiga Janczewska. Karol et Witkacy l'ignorent.

Witkacy : J'avais perdu Jadwiga. Je n'allais pas en plus sacrifier une œuvre d'art.

Karol Szymanowski : Ton désespoir, je n'y ai jamais cru. Bronio, lui, y a cru et vous êtes partis tous les deux.

Witkacy : Te voir me donnait la nausée.

Karol Szymanowski : Pourquoi ? Parce que j'étais l'amant de ta fiancée ? Tu le savais. Je n'ai rien caché. Je n'ai que profité du prolongement des caresses que tu fixais sur la pellicule.

Witkacy : Tu étais son complice. Vous n'avez jamais eu la plus petite idée de ce qu'était le Mystère de l'Existence. Vous avez faussé le résultat de mes expériences.

Karol Szymanowski : Arrête ! Tu m'énerves avec ton « Grand Mystère de l'Existence ».

Witkacy : Toi, l'éminent compositeur polonais, tu n'y crois pas ?

Karol Szymanowski : Le grand mystère pour moi, c'est la 7^e sonate de Beethoven pour piano. Comment Beethoven a-t-il pu, dans un même mouvement, dans une même phrase, faire se côtoyer le fond du désespoir le plus dur, et la margelle de l'évanescence la plus diaphane ?

Witkacy : Les yeux de Jadwiga.

Karol Szymanowski : Quoi ?

Witkacy : Les yeux de Jadwiga.

Karol Szymanowski : Chaque fois que j'écoute cette sonate, la même émotion me prend à la gorge. L'oubli, l'habitude, la répétition, la fatigue, la distraction, rien ne peut atténuer chez moi

ce sens profond du désespoir vacillant au bord de la joie. Pour moi, c'est le grand mystère.

Witkacy : Les yeux de Jadwiga.

Karol Szymanowski : Tu as inventé des jeux cruels et tous les deux, nous avons créé un écran de fumée qui l'a asphyxiée.

Jadwiga Janczewska a complètement disparu.

Witkacy : Je voulais réinstaurer la créativité dans l'inerte uniformité de l'entropie.

Karol Szymanowski (*comprenant enfin*) : Les yeux de Jadwiga... oui... je vois, l'anticipation, la douleur, le plaisir, l'inquiétude, l'horreur, la douceur dans un seul moment malléable... c'était aussi un mystère, et celui-là, nous l'avons détruit, toi et moi.

À ces mots, Karol Szymanowski entre dans le cercueil, Witkacy l'apostrophe.

Witkacy : Et ta promesse ? Mais, attends ! Tu devais composer un opéra pour ma pièce de théâtre. Mais reviens, espèce d'abruti !

Karol Szymanowski se met debout.

Karol Szymanowski : Un opéra ? Non, certes pas. Une comédie musicale tout au plus...

Il referme le couvercle avec fracas. Witkacy s'assoit. Silence.

Rideau

Scène 3 (dite conjugale)

Jadwiga Unrug doit prendre place dans le cercueil. Witkacy seul en scène se promène rapidement.

Witkacy : J'ouvre la voie au théâtre de l'avenir et l'on me demande si je fais mes gargarismes. Qu'importe... Je pars à la recherche de la source de tous les complexes freudiens. Je tords le cou de la réalité et j'extrais la goutte de crème que cette grosse vache gardait pour son dernier avorton. (*Il court en rond.*) Meu, meu, meu... Artaud, Beckett, Ionesco, Jarry me doivent tout. Les pauvres, ils sont si raisonnables. Ils devraient téter les perles de mon électrisante, hallucinante, loufoque et grotesque folie.

On entend alors trois coups forts et solennels venant du cercueil. Witkacy l'ouvre. La femme de Witkacy, Jadwiga Unrug apparaît. Elle est enveloppée de voiles chatoyants et pailletés. Un grand chapeau à voilette, une aristocrate, élégante et raffinée.

Witkacy (*faisant une courbette absurde*) : Je savais, Madame, que vous ne pourriez vous empêcher de venir m'honorer de votre ineffable présence. La mort vous va à ravir. Que dis-je ? Elle vous sied comme un gant. Votre maquillage est un camaïeu du blanc le plus nuptial. Votre toilette et votre voilette renouvellent la mode du linceul. Cette année, celui-ci est plus diaphane et souligne davantage la finesse de la taille, n'est-ce pas ?

Jadwiga Unrug enjambe le cercueil, aidée de Witkacy qui lui donne la main. Elle parade devant Witkacy comme un modèle.

Jadwiga Unrug : Il me semble sortir d'un long sommeil dogmatique. Mais tu sais, sur toi aussi, la mort a belle allure.

Witkacy : Illusion ! Qui te dit que j'ai trépassé ?

Jadwiga Unrug : Tu as pris du poids.

Witkacy : La logique féminine me dépassera toujours !

Jadwiga Unrug : Cessons ces enfantillages !

Witkacy : D'accord.

Jadwiga Unrug : Czesława Korzeniowska ?

Witkacy : Et alors ?

Jadwiga Unrug : C'est bien ainsi que se prononce le nom de cette nouvelle entité métaphysique. Non ? J'ai malheureusement égaré mon rasoir d'Ockham. Quel dommage ! Czesława Korzeniowska ? Ça sonne comme le beuglement d'un oiseau de proie ! Ne trouves-tu pas ? Czesława Korzeniowska, Czesława Korzeniowska. Ça ne roule pas bien sur la langue, et dans la gorge, ça gratte (*elle fait de grandes simagrées avec ses lèvres*) surtout à cause du Korzeniowska.

Witkacy : Des boutades au relent jaloux ? Tu m'étonnes. Pourquoi cet envol ?

Jadwiga Unrug : Pour rien. Je m'amuse. Pourtant, je ne comprends pas ce que tu trouves à cette créature, toi l'artiste, le philosophe.

Witkacy : Ah, vraiment ! Et bien, je vais t'expliquer : elle a dix-sept ans de moins que moi et toi tu en as huit de plus que moi. À vous deux, vous faites un quart de siècle de différence et...

Jadwiga Unrug (*l'interrompant*) : Je présume que c'est un exemple de logique masculine.

Witkacy (*théâtral*) : Jadwiga, ma femme, mon hygiène, ma discipline, mon éditeur, mon confesseur, mon critique, ma respiration, écoute-moi : ma vie sans toi, impossible, avec toi, infernale, sans Czesława... je meurs.

Jadwiga Unrug : Trio insoluble, donc.

Witkacy : Czesława voudrait que je me sépare de toi... et ça, jamais ! Plutôt monter sur le bûcher de mes œuvres. Plutôt...

Jadwiga Unrug : Bon ! Bon ! Ça va ! Calme-toi !

Witkacy : Ne pourrais-tu la convaincre que mon génie a besoin de stimulations érotiques, sensuelles, et qu'une seule...

Jadwiga Unrug : Que vas-tu encore inventer ?

Witkacy : Et alors ? Tu veux les points sur les i ? Tu ne m'attires plus.

Jadwiga Unrug : Que ces choses sont joliment formulées !

Witkacy : Je dois avoir d'autres femmes. Mon psychiatre a toujours dit qu'un homme doit en avoir plusieurs, et que des relations sexuelles avec une seule est une forme d'onanisme.

Jadwiga Unrug : Ça fait ton affaire de croire encore à ce vieux bouc !

Witkacy : Sous la torture, peut-être pourrais-je répudier la Forme pure ou le Monadisme biologique, mais toi, jamais de tous les éternels grands jamais. C'est la plus belle preuve d'amour que je puisse t'offrir.

Jadwiga Unrug : Alarmant et... tellement romantique !

Witkacy : Jadwiga, un petit effort pour ton grand enfant !

Jadwiga Unrug : L'Art a été ton échappatoire...

Witkacy : Oui, une drogue sans effets secondaires et la seule qui trouve grâce à tes yeux.

Jadwiga Unrug : Te prouver que tu existes a toujours été la source de ta créativité. Pourtant, dernièrement, j'ai l'impression que tu cours après des recettes d'almanach sur le savoir-vivre.

Witkacy : Ça, c'est vraiment un coup bas.

Jadwiga Unrug : Stasiek, tu veux te convaincre de ta propre réalité en me faisant sortir de la mienne.

Witkacy : Pour accéder au mystère de l'existence, il faut recapturer les sentiments métaphysiques que l'on a perdus aux mains du soi-disant progrès social

Jadwiga Unrug : Ouf... que c'est compliqué ! Que tu es obscur ! De quoi parles-tu ? Vis, crie, rie, rue, dors, jouis, bois, danse, saute, mange, déguste. Arrête de t'acharner sur l'incompréhensible.

Witkacy (exalté) : Oui, tu as raison... Partons demain pour les Tropiques. Non, aujourd'hui. Maintenant. Se vautrer dans les sables, la mer, la forêt, les couleurs vibrantes, les odeurs sensuelles, la luxure de la luxuriance. C'est là que mon âme d'artiste est sortie de sa chrysalide. Le miracle pourrait se reproduire.

Silence, Jadwiga semble y croire, elle rêve, se rapproche de Witkacy, puis...

Witkacy : Allons chercher Czesława. Nous prendrons le train ce soir, main dans la main, le triangle réconcilié à l'assaut des Tropiques.

Jadwiga Unrug (*fâchée*) : Encore une de tes lubies ? La fuite en avant ? Comme toujours, un fantasma de ton imagination survoltée, enfiévrée et...

Witkacy : Un cauchemar m'encercle, Jadwiga, je ne peux plus écrire, l'inspiration s'envole. Je suis un navire qui fait naufrage. Même les rats m'abandonnent. Je deviens fou. Je ne suis qu'une putain décrépée, absolument et irrémédiablement vieille. Ma créativité à sang, à sac et à sec.

Jadwiga Unrug : Te souviens-tu quand tu me disais que tout le charme de la vie était de rester indéfini ? Ne penses-tu pas que t'afflubes de trop d'attributs ?

Witkacy : Tu ne me crois pas ? Que dois-je dire pour te convaincre ? Il y a une fracture en moi, une sorte d'abîme d'où sort un moi fissuré, et de cette lézarde, un autre et encore un... Je n'en peux plus, il faut que ça finisse. Ça me dévore. Je vais disparaître.

Jadwiga Unrug : C'est ce que tu me répètes depuis que l'on se connaît : il criait sans cesse « Au loup » et, quand vint le loup, personne ne le crut !

Witkacy : Mais avant, je vais te prouver que je suis une vieille putain, je vais écrire un roman.

Jadwiga Unrug : Vraiment ?

Witkacy : Quelle déchéance ! Descendre aussi bas. Le plus bâtard des produits littéraires. Mais peut-être est-ce là que ma créativité

s'est cachée ? La salope ! Faut-il la poursuivre jusque là ? La
Forme pure, kaput ! Partie en fumée.

Jadwiga Unrug : Que sont devenues nos brillantes conversations ?

Witkacy : Un monologue ratiocinant.

Jadwiga Unrug : Tu m'ennuies. Je veux retourner à la tombe
conjugale.

Witkacy : Je t'accompagne.

Jadwiga Unrug : Surtout pas. (*En riant.*) Bon roman !

*Elle va vers le cercueil. Elle l'ouvre, y entre et le referme. Witkacy
reste seul, pensif.*

Witkacy : La véritable nature de tous les sentiments ne se retrouve
que dans le mensonge et l'inassouvissement³.

Rideau

Épilogue (dit mortuaire)

*La scène est plongée dans le noir. Le cercueil est recouvert de
gazon et d'une pierre tombale qui pourra servir d'appui. On
entend au loin les coups de canon, des cris atténués par la
distance. On pourrait projeter des lueurs de flammes, d'explosion.
Witkacy et Czesława Korzeniowska arrivent en courant et montent
sur le cercueil. Ils portent des vêtements de randonnée. Witkacy a*

³ Citation. L'inassouvissement, roman, 1930, éditions l'Âge de l'homme,
1997, Wikipedia.

un sac à dos qu'il laisse tomber. Ils sont épuisés et ont de la difficulté à respirer et à parler.

Czesława Korzeniowska (*essoufflée*) : Entends-tu les coups de canon ?

Witkacy : Oui. Ils s'approchent. Continuons.

Czesława Korzeniowska : J'ai peur, Stasiek !

Witkacy : Moi aussi, Czesława. Viens. Il faut garder notre avance.

Czesława Korzeniowska : J'ai mal aux pieds. Je suis si fatiguée. Je veux dormir.

Witkacy : Mais où ? Dans ce cimetière ?

Czesława Korzeniowska : Ici, le gazon est doux. Couchons-nous à côté de cette pierre tombale. Un petit moment.

Il regarde Czesława et voit l'état d'épuisement dans lequel elle est.

Witkacy : D'accord. Mais, pas plus que deux heures. Profitons-en pour manger un morceau.

Ils s'assoient côte à côte, se reposent quelques minutes et reprennent leur souffle. Witkacy ouvre le sac à dos.

Witkacy : Un peu de pain ?

Czesława Korzeniowska : Oui.

Ils mangent tous les deux.

Witkacy : Demain, il faudra en acheter.

Czesława Korzeniowska : Veux-tu de l'eau ?

Witkacy : Oui.

Elle lui passe une gourde qui se trouvait dans le sac à dos. Ils boivent. Elle se couche à plat ventre, la tête au bord du cercueil, penchée au-dessus du vide.

Czesława Korzeniowska : Les loups viennent-ils dans les cimetières, la nuit ?

Witkacy : Non, ma chérie, seulement les fantômes. Et, eux, ils ne sont pas dangereux. Crois-en mon expérience.

Czesława Korzeniowska : Quand on regarde dans l'abîme longtemps, l'abîme aussi nous observe.

Witkacy : Tire-lui la langue, il en rira. Appuie-toi contre moi.

Czesława Korzeniowska : Une bouche horrible s'avance de l'est, une autre, encore plus terrible, de l'ouest. Bientôt, elles se rencontreront et se refermeront sur nous.

Witkacy : Nous fuyons vers le sud. Mais...

Czesława Korzeniowska : Je sais, nous ne réussirons pas à nous glisser hors de leur faim dévorante avant qu'elles ne nous emprisonnent.

Witkacy : Arrête de penser. Repose-toi.

Silence, elle est nerveuse, agitée, inquiète.

Czesława Korzeniowska : La Forme pure dont tu me parles sans cesse. Tu sais, je crois que je commence à comprendre.

Witkacy : Tu devrais dormir.

Czesława Korzeniowska : Je ne suis pas folle, Stasiiek, je sais que, quoi que nous fassions, nous serons rattrapés par une bouche, ou par l'autre.

Witkacy : Alors, dis-moi, ma petite curieuse, qu'as-tu compris à la théorie de la Forme pure ?

Czesława Korzeniowska : C'est un îlot de tranquillité où les tourments des hommes et des femmes ne peuvent pas pénétrer. Il flotte dans l'air et ne touche pas au quotidien. Une errance perpétuelle hors d'atteinte des mains souillées par la banalité de la vie.

Witkacy : Oui, et alors ?

Czesława Korzeniowska : Mais ce n'est pas vrai. C'est impossible. C'est un ballon qui va éclater d'un instant à l'autre.

Witkacy : Comme nos vies ?

Czesława Korzeniowska (*elle devient de plus en plus agitée*) : Non. Ce ballon est rempli d'air. Mais, moi, j'ai du sang, j'ai des menstruations, j'ai mal au ventre, aux pieds, j'ai une écharde dans le pouce. Je suis belle. Je me suis donnée à toi et je ne veux pas finir ma vie comme un ballon rempli d'air.

Elle pleure, appuyée sur l'épaule de Witkacy.

Witkacy : Ne pleure pas. Il y a déjà tellement de malheurs sur cette terre de Pologne. Tu sais, la Pologne pourrait s'enfoncer dans

les eaux sous le poids de ces nouvelles larmes. Elle n'en peut plus la pauvre. Tu pourrais être la goutte qui fait déborder le vase.

Czesława Korzeniowska sourit.

Czesława Korzeniowska : Toi, tu as déjà connu la guerre.

Witkacy : Oui, c'est vrai. J'ai été officier subalterne dans la garde impériale du tsar.

Czesława Korzeniowska : Du tsar ? Comment ça ?

Witkacy : La Pologne était à ce moment en grande partie sous la domination russe. À la déclaration de la guerre, je me suis engagé dans l'armée du tsar. Mon père en est mort de chagrin. Il était un grand patriote, et moi, son fils, je servais dans l'armée du tsar. Quoi de pire ? Un héros national admiré de tous, sauf, pensait-il, de son fils.

Czesława Korzeniowska : J'aurais voulu le connaître.

Witkacy (*triste*) : Je ne l'ai pas revu. Il est mort en 1915. Je n'ai jamais pu lui dire combien je l'aimais.

Czesława Korzeniowska : Je ne peux t'imaginer en officier saluant un général en claquant des talons ?

Witkacy (*ironisant sur lui-même*) : Je n'avais eu que des tuteurs privés qui me laissaient faire tout ce que je voulais. J'éprouvais un manque flagrant de discipline. Et là, je découvre soudainement ce que c'est que d'obéir à des ordres absurdes, de faire des exercices stupides de se lever, de se coucher, de manger, de parader aux sons de jappements répressifs. Ça m'a fait le plus grand bien. Je me suis endurci. Je suis devenu fort et fier comme d'Artagnan ! Regarde mes biceps.

Elle les palpe. Tous les deux rient.

Witkacy : Mais, le plus merveilleux, c'est qu'en Russie, j'ai découvert les toiles de Picasso. Une révélation. Une décharge électrique. Un choc sismique. J'ai écrit et publié coup sur coup deux livres. Un sur les formes nouvelles en peinture et l'autre sur la théorie de la Forme pure. Par la suite, j'ai appliqué ces idées à ma peinture, à mon théâtre, à mes photographies, à ma vie. Et voilà !

Czesława Korzeniowska : Oh ! Mon bel officier. Viens, je te veux une dernière fois, avant...

Ils font l'amour.

Witkacy (*serein, heureux, tandis qu'au loin, on entend les coups de canon*) : Tu es si belle, Czesława. Dors quelques instants. Je veillerai.

Czesława Korzeniowska (*détendue, souriante*) : Je ne m'endors plus.

Witkacy : Es-tu toujours d'accord ?

Czesława Korzeniowska : Oui, plus que jamais.

Witkacy : Quand ?

Czesława Korzeniowska : Attendons encore un peu, les étoiles sont si brillantes.

Witkacy : Je veux mourir. Tu le sais... j'ai toutes les raisons de le vouloir. Mais, toi ? C'est absurde.

Czesława Korzeniowska : Veux-tu que je sois violée par un Russe ou par un Allemand ? Je n'ai que l'embarras du choix.

Witkacy : Écoute-moi, Czesława, le seul destin plus terrible que la mort pour un artiste est le manque d'originalité. Ce destin est à ma porte. Le jour ne se lève plus différent, imprévisible pour moi. L'Ancien Monde laisse la place à une humanité mécanisée, privée d'esprit créateur et plongée dans un ennui profond. Je ne veux pas y appartenir. Je n'ai plus la force de me battre contre les moulins à vent qui tournent à vide dans mon crâne. L'invasion soviétique n'est que le début d'un cataclysme où il n'y aura plus de place pour l'individu, mais seulement pour le robot. La civilisation européenne marche à grands pas vers son anéantissement.

Czesława Korzeniowska (*crescendo*) : La civilisation, telle que tu la connais ! Je ne crois pas au nivellement social. Il y aura toujours des êtres d'exception qui nous feront cheminer à travers toutes les embûches.

Witkacy : Peut-être as-tu raison, mais je ne serai pas de ceux-là.

Czesława Korzeniowska (*continuant sur sa lancée avec de plus en plus de force*) : Il y aura toujours des poètes, des peintres, des musiciens, des philosophes, des mathématiciens, des physiciens, des génies dans tous les domaines de la science et des arts. Il y aura un Nouveau Monde frais, propre, comme après la pluie printanière. Je ne te crois pas !

Witkacy : Alors pourquoi ? Pourquoi ce geste irréparable ? Ne me dis pas que c'est parce que tu m'aimes, que tu ne peux vivre sans moi, que tu passeras ta mort à mes côtés en reprenant mon linceul !

Czesława Korzeniowska : Roméo et Juliette ne voulaient pas mourir. (*S'arrêtant.*)

Witkacy : Continue...

Czesława Korzeniowska (*lentement, en hésitant*) : Mais ils ont joué trop près de la mort et elle a sauté sur eux. Comprends-tu ?

Witkacy la prend dans ses bras et lui caresse les cheveux.

Czesława Korzeniowska : Il y a tellement de printemps que je voulais voir éclore. Voir naître mon premier enfant, découvrir son premier sourire, ses premières dents, ses premiers pas, entendre ses premiers mots, consoler sa première peine. Mais, voilà, j'ai joué trop près d'elle et je désire me jeter dans ses bras avant qu'elle ne me prenne à son heure et à sa façon.

*Ils sont silencieux. Ils s'embrassent et se caressent doucement.
Witkacy sort un flacon du sac à dos. Il saisit plusieurs comprimés qu'il écrase dans un peu d'eau.*

Czesława Korzeniowska : Pourquoi ces comprimés ?

Witkacy : Pour que mon sang s'écoule plus rapidement.

Czesława Korzeniowska : Et moi ?

Il lui remet trois comprimés et il avale ceux qu'il avait réduits en poudre.

Czesława Korzeniowska : Es-tu sûr que ça suffira ?

Witkacy : Ne sois pas inquiète. Un seul ferait l'affaire.

Czesława Korzeniowska : Donne-moi un peu d'eau.

Elle avale les comprimés.

Witkacy : Je te suivrai bientôt. Je veux m'assurer que tout ira bien pour toi.

Witkacy la prend dans ses bras. Elle s'abandonne, appuyée contre son épaule. Et puis, sa tête retombe.

Witkacy (*panique soudaine*) : Non ! Ne pars pas tout de suite. Ne me laisse pas tout seul. J'ai peur.

Puis, il la dépose sur le gazon à ses côtés. Elle se réveille à peine.

Czesława Korzeniowska (*parlant avec difficulté*) : Ton fantôme... racine dans ma mémoire... flotte hors champ... à côté de toi... mon amour... ne peut... attendre... je... pars... excuse-moi.

Il sort de son sac à dos un papier et une plume, il écrit. Il fait un trou dans le coin de la lettre et y passe une corde. Il la dépose sur Czesława et l'attache à son poignet. Il enlève son coupe-vent et la recouvre. Il lui fait une croix sur le front et embrasse ses lèvres. Il s'appuie contre la pierre tombale.

Witkacy : Les coups de canon sont de plus en plus forts. (*Comme s'il récitait une leçon.*) Je suis ! Suis-je ? Je commente sur moi-même comme d'une création en sursis que je ne conduirai jamais à sa fin. L'isolement absolu de chaque individu face à l'univers... L'éternité d'une mouche est plus longue que la nôtre. Y ai-je déjà pensé ? Est-il trop tard ?

Il ouvre le sac à dos et prend plusieurs comprimés qu'il avale avec de l'eau. Il sort alors un couteau. Et, tranquillement posément, il coupe les veines de sa main gauche, puis celle de sa droite. Le sang coule.

Witkacy : Quelle prétention ! Je voulais m'analyser tandis que

s'envolerait vers la liberté mon existence. (*Il baille à s'en décrocher la mâchoire.*) Et voilà ! (*Il somnole quelques instants.*) Ma vie... une tragédie... vécue comme une farce... excentrique.

Silence. Puis, il chantonne.

Witkacy (*sursaut d'énergie*) : C'est le grand Lustucru qui passe, qui repasse et puis s'en va, emportant dans sa besace tous les p'tits gâs qui ne dorment pas, lon lon la... lon lon la... Mon identité... une fiction... qui s'effiloche... un nuage.

Et finalement, il coupe l'artère de son cou. Le sang coule. Il s'effondre. Le jour se lève.

Witkacy : les limites du mystère... de l'existence... au bord du précipice... con... naissance.

Il meurt. Silence. Czesława se réveille. Elle s'assoit. Elle s'étire, sourit et trouve la lettre attachée à son poignet. On entend la voix hors champ de Witkacy alors qu'elle la lit et au loin des coups de canon.

Voix de Witkacy : « Ma chérie, cette dernière trahison n'en est pas une. Tu me pardonneras, j'en suis sûr. Ton vieux Roméo ne veut pas de sa jeune Juliette. Je t'ai donné des somnifères. J'espère que tu as bien dormi. Tu as encore le temps, dirige-toi vers le sud. Quand tu consoleras la première peine de ton rejeton chéri, pense à moi dans un petit coin de ton cœur. L'éternel sablier de l'existence sera retourné à nouveau, moi avec lui et un jour, toi avec moi, poussière des poussières. Je t'aime passionnément. Ton Stasiek. »⁴

⁴ À l'Ouest, le 1er septembre 1939, les forces allemandes et slovaques pénètrent en Pologne et déclenchent la Seconde Guerre mondiale. Elles atteignent Varsovie en 7 jours grâce à la stratégie du Blitzkrieg. À l'Est, le 17 septembre 1939, les forces soviétiques pénètrent en Pologne et anéantissent tout espoir de résistance. Le pays est rayé de la carte et partagé

Czesława Korzeniowska se lève, recouvre Witkacy du coupe-vent, dépose quelques fleurs sur son cœur, prend le sac à dos et se dirige d'un pas rapide vers les coulisses.

FIN

entre l'Allemagne du Troisième Reich et l'Union des républiques socialistes soviétiques. Le 18 septembre 1939, Witkacy se suicide.

Documentation

Witkiewicz, *Théâtre complet* publié sous la direction d'Alain Crugten, Éditions L'Âge d'Homme S. A., Lausanne, 1971.

Witkiewicz, No 3, *Cahier Correspondance, Lettres à son fils Stanislaw Ignacy Witkiewicz*, Éditions L'Âge d'Homme, Lausanne, 1981.

The Witkiewicz Reader, Edited, Translated and with an Introduction by Daniel Gerould, Quartet Books, Northwestern University Press, 1992.

Wikipedia : Stanisław Ignacy Witkiewicz, Stanisław Witkiewicz, Jadwiga Unrug, Bronislaw Malinowski, Karol Szymanowski, Jadwiga Janczewska, etc.